

PIERRE SAUREL

Le traîneau noir



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 100

Le traîneau noir

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 372 : version 1.0

Le traîneau noir

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

La vie d'IXE-13, de son vrai nom Jean Thibault, était particulièrement mouvementée depuis quelque temps.

En effet, l'as des espions canadiens avait eu de nombreuses aventures.

En mission en Allemagne, avec son inséparable compagnon, le colosse Marseillais Marius Lamouche, il était passé à deux doigts de la mort.

Heureusement, tous les deux s'en étaient tirés sans trop d'écorchures.

Marius avait été blessé à une jambe.

Mais, la blessure qu'on avait crue grave, s'était guérie assez facilement.

IXE-13 était revenu à Londres.

Comme nous l'avons vu lors de notre dernier chapitre, une nouvelle surprise l'attendait.

L'espionne française, Gisèle Tubœuf, fiancée d'IXE-13 était disparue.

Plus que cela, une espionne ennemie, semblable en tous points à Gisèle, avait pris sa place.

IXE-13 avait heureusement découvert la supercherie.

Aidé de Marius et de son amie, la grosse espionne canadienne, Francine Dermont, le roi des espions réussit enfin à délivrer sa fiancée.

Privée de manger et maltraitée pendant quelques jours, Gisèle était méconnaissable.

Pâle et très affaiblie, elle dut passer quelques jours à l'hôpital.

Enfin, elle reçut son congé.

Et le petit groupe se retrouva au complet.

Sir Arthur, le chef des espions des Nations-Unies avait dit à IXE-13 :

– Prenez du repos jusqu'à ce que votre fiancée soit rétablie. Ensuite, je vous confierai une mission.

Nos amis étaient tous à l'hôtel lorsque Sir Arthur appela IXE-13.

– Nous partons en mission tous les quatre, annonça notre héros.

– Où ?

– Ça, je l'ignore, mais puisqu'il veut nous voir tous les quatre, c'est donc dire qu'il ne nous séparera pas dans notre prochaine mission.

Tous étaient heureux.

Ils n'avaient pas travaillé ensemble depuis quelque temps. Enfin, ils allaient pouvoir unir leurs efforts pour accomplir un but commun.

Mais quelle est cette mission dont parle Sir Arthur ?

*

Sir Arthur les fit entrer dans un petit bureau.

– Asseyez-vous.

Il sortit de la pièce et revint avec un cabaret

rempli de verres.

– Tenez, servez-vous, il y a tout ce qu’il faut.

Nos amis obéirent.

– Ce soir, je n’ai personne à voir... je reste ici, et vous allez veiller avec moi.

IXE-13 sourit :

– Mais ça nous fait plaisir, Sir.

– Voyez-vous, vous êtes devenus pour moi de véritables amis.

Il se tourna vers Gisèle :

– Alors, Gisèle, ça va mieux ?

– Beaucoup mieux, Sir... même, il me manque un peu d’exercice.

– C’est vrai ?

– Mais oui, je me sens toute engourdie... ces quelques jours au lit.

– Je vous comprends.

Marius ajouta aussitôt :

– Peuchère, j’espère que vous nous donnerez une mission qui nous en procurera.

Sir Arthur se contenta de sourire.

– IXE-13 ?

– Oui, Sir ?

– Vous savez que la guerre va de mieux en mieux... c'est-à-dire que nos armées progressent constamment... jusqu'aux Russes qui prennent le dessus.

– On le dit, mais il ne faut pas croire que les Allemands sont battus.

– Je sais et je vous approuve, mais nous pouvons espérer de remporter une victoire complète avant longtemps... Lorsque la guerre sera terminée, que comptez-vous faire ?

– On a toujours besoin d'espions, même en temps de paix, n'est-ce pas ?

– Mais oui.

– Alors, je veux continuer à travailler pour le service.

– C'est ce que j'espérais.

IXE-13 le regarda curieusement.

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci : lorsque la guerre prendra fin, je prendrai également ma retraite... et il me faut un remplaçant.

– Vous songez déjà à cela ?

– Il faut entraîner l’homme de longue main... ça prend un homme avec beaucoup d’expérience, un homme comme vous...

– C’est-à-dire que vous m’offrez...

– Je vous offre de prendre ma place, lorsque je serai parti. On serait prêt à vous accepter, j’en suis sûr.

– Vous devriez m’entraîner ?

– Oui, mais cela ne vous empêchera pas d’accomplir des missions au loin... je vous donnerai des détails sur mon travail, lorsque vous serez à Londres... d’ailleurs vous m’avez déjà remplacé ?

– Durant quelques heures, oui, et je m’étais bien promis de ne pas recommencer.

Tous se mirent à rire.

– Alors, qu’en dites-vous ?

– Dois-je vous donner une réponse immédiate ?

– Non, je vais vous donner le temps d’y penser... disons que vous me donnerez votre réponse lorsque vous aurez terminé votre prochaine mission.

– Parfait, Sir, et cette mission ?

– Nous en parlerons plus tard... si nous commençons à en parler tout de suite, ça gâtera votre soirée... vous ne parlerez plus que de cela.

Nos amis se regardèrent.

Ils auraient aimé savoir tout de suite.

Mais Sir Arthur était le chef et puisqu’il préférait ne pas leur dire tout de suite...

– Nous attendrons patiemment, Sir. Mais une question.

– Laquelle ?

– Nous travaillerons ensemble, tous les quatre ?

– Oui.

Ce fut un gros poids d’enlevé des épaules de

nos espions.

Pendant près de deux heures ils causèrent de choses et d'autres.

Ils évitèrent surtout de parler de guerre.

Enfin, Sir Arthur, regarda sa montre.

– Oh, déjà dix heures.

Puis, se retournant vers ses invités :

– Je ne veux pas vous retenir trop longtemps... Je sais que vous êtes prêts à partir dès demain, que vous avez hâte de savoir... et qu'avant le départ, il vous faut une bonne nuit de repos.

– Notre mission, fit IXE-13 ?

– Oui, mais auparavant, il me reste autre chose à faire.

Il se mit à rire, puis :

– Je crois que je vais me faire romancier.

– Romancier ?

– Oui, je vais vous faire un récit... un récit vécu... ensuite, nous parlerons de votre mission.

Nos amis se rapprochèrent.

Ils écoutèrent Sir Arthur en silence.

*

Puisque vous demeurerez en Amérique, IXE-13, vous devez certainement avoir entendu parler du Groenland.

C'est une grande île située au Nord de l'Amérique du Nord.

La majeure partie de cette île est couverte de glace et de neige.

L'autre partie de l'île est habitée par des Esquimaux.

Cette île appartient au Danemark.

Or comme vous le savez le Danemark est occupé depuis 1940 par les Nazis.

C'est l'un des premiers pays qui ont été envahis.

Or, pour bien protéger cette île contre les nazis qui aimeraient sans doute s'en emparer pour se faire une base solide au cas d'une attaque en

Amérique, nous avons envoyé une garnison.

Le Canada lui-même a fourni quelques hommes.

De plus, les Esquimaux sont très patriotes.

C'est-à-dire qu'ils veulent garder leur terre à eux.

Ils n'aiment pas les Allemands, mais nous, pas beaucoup plus.

Cependant à Godthaab, (c'est la ville qu'on peut surnommer la capitale du Groenland), nous avons établi des bureaux, une sorte de consulat.

Nous nous protégeons en protégeant les autres.

Si en passant par le grand nord, Hitler attaquait le Groenland, il sauterait ensuite sur l'Islande et nous nous verrions, nous en Angleterre, pris des deux côtés.

Maintenant, voici ce que je veux vous raconter.

À Godthaab, nous avons un officier du nom de Walters.

C'est lui qui était en charge de la garnison.

Un soir, alors que le froid était plus intense et qu'une forte bourrasque s'annonçait, Walters partit en expédition.

Un groupe d'Esquimaux avait déclaré avoir aperçu un sous-marin tout près des côtes.

C'était un mauvais signe.

Il partit donc avec cinq hommes.

Tous étaient soigneusement emmitouflés et Walters croyait pouvoir se mettre à l'abri avant le début de la tempête.

Vers deux heures du matin, la tempête éclata.

Le vent tourna en rond pendant des heures, accumulant de véritables montagnes de neige.

Les communications étaient rompues.

Enfin, lorsqu'on réussit à rejoindre l'endroit où devait se rendre Walters, on apprit que l'officier n'était pas encore arrivé.

Le capitaine Goodham décida donc de partir avec quelques hommes.

Il fallait absolument suivre le même chemin que Walters.

Mais le temps était clair.

– En six heures, nous arrivons à notre camp.

Ils attelèrent les chiens.

Puis la randonnée commença.

Les hommes regardaient à gauche et à droite pour tenter de trouver quelques traces de Walters et ses hommes.

Le lendemain, à Godthaab, on commença à s'inquiéter de nouveau.

Ni Goodham, ni Walters n'étaient revenus.

On se mit en communication avec l'autre poste.

– Allo, avez-vous le capitaine Goodham ?

– Le capitaine Goodham ?

– Oui, il est parti hier pour votre poste. Il recherchait le major Walters.

– Aucune nouvelle.

Il y avait encore quatre officiers à Godthaab.

Ils se réunirent aussitôt.

– Il faut absolument faire quelque chose.

– Un instant, fit le plus haut placé, un autre capitaine.

Il prit une carte :

– Nous allons étudier froidement la situation.

Il montra un point sur la carte :

– Regardez, ici, il y a une montagne... et là, une autre...

– Mais il y a un passage entre les deux.

– Je sais, fit le capitaine... mais demandez à n'importe quel Esquimau. Il vous dira que lorsque vient une tempête, il arrive souvent que le passage soit complètement bloqué et que les deux montagnes ne forment qu'une.

– Oui, j'ai déjà passé là, fit un lieutenant.

Un autre s'objecta :

– Écoutez, Jones, ce que vous dites est plausible, mais supposons un instant que le passage soit bloqué par une montagne de neige.

– Eh bien ?

– Cela n'empêchait pas Goodham de revenir sur ses pas.

– Non, mais s’il n’a pas retrouvé Walters et ses hommes...

Le capitaine avait raison.

Goodham et ses hommes étaient équipés.

Peut-être avait-il décidé d’ouvrir le passage.

– Dans un cas comme celui-là, j’avoue qu’il aurait mieux fait de revenir chercher de l’aide, mais vous connaissez Goodham...

En effet, les officiers le connaissaient.

C’était un homme solide qui n’avait peur de rien.

Un bon soldat, mais entêté.

Quand il s’était mis une idée dans la tête, rien ne pouvait le faire changer.

Il s’était même querellé avec les autres officiers à propos de futileries.

– Alors, si Goodham a dit qu’il retrouverait Walters...

Un lieutenant approuva :

– Même si c’est une montagne de glace, il

essaiera de passer.

– Qu'est-ce que vous proposez, capitaine ?

– Attendons !

Les officiers soupirèrent.

C'était dur d'attendre.

Leurs amis étaient peut-être en danger.

D'un autre côté, s'ils se portaient au secours de Goodham et que ce dernier était sain et sauf, il fallait s'attendre à la colère du capitaine.

Et depuis la disparition de Walters, c'était Goodham qui commandait.

Le capitaine Jones décida :

– Attendons jusqu'à demain matin. Nous nous mettrons en communication avec l'autre poste et si nous n'avons pas de nouvelles, eh bien, nous enverrons des hommes.

C'était décidé.

Ce soir-là, les officiers se couchèrent tôt, mais dormirent mal.

Le capitaine Jones ne parvenait pas à fermer

l'œil.

Il se tournait et se retournait sur sa couchette.

– Je suis aussi bien de me lever un peu... je fatigue encore plus au lit que debout.

Il passa sa robe de chambre.

Une grande chaise était placée devant sa fenêtre.

Il alla s'asseoir et jeta un coup d'œil au dehors.

La nuit était claire.

Les étoiles brillaient et la lune éclairait de ses rayons, les glaces immortelles.

Jones était perdu dans un rêve.

Soudain, ses yeux se posèrent sur un point noir.

Un point noir qui bougeait dans la neige.

– Mais oui... c'est quelque chose qui remue... ce doit être un traîneau.

La lune éclairait le point noir.

Jones était trop loin pour distinguer.

– Mais ce ne peut être autre chose qu'un traîneau... et il vient par ici...

Aussitôt, il pensa :

– C'est lui... c'est Goodham.

En vitesse, Jones s'habilla.

Il voulait être le premier à accueillir son confrère.

Lorsqu'il se fut habillé, il alla de nouveau jeter un coup d'œil au dehors.

Malheureusement la lune se cacha derrière un nuage.

La route était trop noire et on ne pouvait rien distinguer.

Jones descendit en vitesse.

– Garde ?

– Oui, capitaine ?

– Vous avez vu, sur la route ?

– Oui capitaine, un traîneau.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, j'ai regardé avec la longue-vue,

- Il doit approcher ?
- Ça ne devrait pas être long.
- Vous ne savez pas combien ils sont ?
- Non... je n'ai pu distinguer.
- À ce moment, ils entendirent un appel :
- Ohé !

Le capitaine mit ses mains autour de sa bouche.

Il cria :

- Ohé !

Une voix reprit en esquimau :

- Un docteur... j'arrive.

Le capitaine regarda le garde.

- Un docteur ?
- C'est ce que j'ai compris.
- Allez réveiller le médecin.
- Bien.

Le garde s'éloigna.

Un autre officier apparut.

– Qu'est-ce qui se passe ? capitaine.

– Je crois, lieutenant, que le capitaine Goodham nous revient, mais il doit y avoir un blessé avec lui.

– Ah !

Soudain Jones s'arrêta.

Si ça avait été Goodham, pourquoi aurait-il parlé en esquimau et non pas en anglais.

À cause du garde qui aurait pu être un Esquimau ?

Peut-être.

Soudain, ils entendirent un bruit.

Le traîneau approchait.

Jones alluma sa lampe de poche.

Il aperçut quelques chiens.

Un Esquimau debout sur le devant du traîneau, cherchait à faire avancer les chiens plus vite.

– J'ai un blessé, cria-t-il.

Le traîneau vint s'arrêter devant le capitaine.

L'Esquimau sauta à bas.

Jones ne le connaissait pas.

– D’où venez-vous ?

– J’ai passé par la montagne... et j’ai vu cet homme blessé.

Il montra une forme humaine étendue dans le fond du traîneau.

À ce moment, le garde apparut avec le médecin.

– Il y a un blessé là-dedans.

– Entrez-le, ordonna le médecin.

Le garde et l’esquimau transportèrent l’homme.

Jones eut tout juste le temps de s’apercevoir qu’il portait l’uniforme militaire.

– Mais c’est un soldat ?

– Oui.

Ils le placèrent sur une grande table.

Le docteur se pencha.

– Hum... il vit encore, mais pas pour longtemps.

– Qu'est-ce qu'il a, docteur ?

– Blessé par une balle.

– Hein ?

Le capitaine et le lieutenant avaient sursauté.

– Une balle ?

– Mais oui, regardez vous-même.

Jones se pencha.

En effet, une balle était entrée dans l'épaule de l'homme, juste au dessus du cœur.

– Il est presque gelé et a perdu beaucoup de sang.

– Docteur ?

– Oui.

– Faites l'impossible pour le sauver.

– Il est trop tard.

– Mais pouvez-vous faire quelque chose pour le ramener à la vie pour quelques secondes... il faut qu'il parle... c'est un des hommes qui étaient avec Goodham.

– Je vais tenter l'impossible.

Le docteur fit transporter le blessé dans une chambre.

Puis, il ordonna :

– Vous allez me laisser seul avec lui.

– Bien, docteur.

– Restez dans la pièce à côté, capitaine... s'il y a quelque chose, j'appellerai.

– Bien.

Le capitaine sortit.

Il se tourna vers le lieutenant :

– Où est-il ?

– Qui ?

– L'esquimau ?

– Mais... je ne sais pas.

Le capitaine bondit.

Il sortit au dehors.

L'Esquimau était justement à se préparer pour repartir.

– Hé l'ami ?

– Oui ?

– Venez ici, j’ai à vous parler.

– Je suis pressé.

– Venez, fit le capitaine d’une voix impérieuse. L’Esquimau s’aperçut qu’il était mieux d’obéir et entra à la suite du capitaine.

Jones l’emmena dans la pièce attenant à la chambre du blessé.

– Asseyez-vous. Vous parlez l’anglais ?

– Non, répondit l’homme en esquimau.

– Où avez-vous trouvé cet homme ?

– Dans la montagne... plusieurs hommes... traîneau...

– Hein ?

– Les autres... quatre... hommes morts... lui gelé, blessé, mais pas mort.

À ce moment, la porte de la chambre s’ouvrit.

– Capitaine ?

– Oui, docteur, du nouveau ?

– Non, mais il faudrait absolument faire une

transfusion de sang au blessé, c'est le seul moyen.

Le lieutenant se leva :

– Je suis votre homme, docteur.

Il entra dans la chambre avec le médecin.

Le capitaine reprit son interrogatoire :

– Écoutez, vous dites que vous avez vu quatre hommes ?

– Cinq avec l'autre.

– Tous morts ?

– Oui, coups de fusil.

– Vous êtes sûr qu'ils n'étaient pas six ?

– Non, cinq.

L'officier pensa :

– Bizarre, pourtant, ils sont partis six, y compris le capitaine Goodham.

Jones déclara :

– Vous allez me laisser votre nom ?

– Bien, capitaine.

– Et vous allez me montrer sur une carte l’endroit exact où vous avez trouvé les blessés.

– Entendu.

L’Esquimau s’exécuta.

Puis, le capitaine Jones le laissa partir.

Les deux autres officiers s’étaient levés.

Ils discutèrent de la situation avec Jones.

– Cinq hommes et Goodham ça fait six... et l’Esquimau n’en a vu que cinq.

– Peut-être le sixième est-il caché sous la neige.

– Peut-être... mais il y a les coups de fusil.

Le groupe avait pu être attaqué par des voleurs.

Mais la situation était mystérieuse.

À ce moment, le lieutenant sortit de la chambre.

– C’est fini... j’ai donné du sang... le docteur dit d’attendre.

Aucun des officiers ne proposait d’aller à la

recherche des cinq autres hommes.

Ils avaient tous hâte d'entendre le blessé.

Dix minutes s'écoulèrent.

Le docteur sortit brusquement de la chambre.

– Jones... venez, il reprend connaissance.

Les officiers entrèrent tous dans la chambre.

Jones s'approcha du lit.

Le blessé remuait légèrement.

– Hé soldat ?... soldat ?

L'homme ouvrit les yeux.

Il avait un regard vague... perdu, comme dans un rêve...

– Vous me reconnaissez, c'est moi, le capitaine Jones, parlez, que vous est-il arrivé... vous avez été attaqué ?

Les lèvres du blessé remuèrent.

Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

– Oui, n'est-ce pas ?

Le blessé fit un mouvement de la tête.

Il approuvait.

– Nous allons obtenir quelque chose, fit Jones, il me comprend, c'est le principal.

Il se pencha de nouveau vers le blessé.

– Attaqués par des voleurs ?

De nouveau, le blessé fit un effort pour parler.

– Faites signe... oui ou non ?

Le blessé fit signe que non.

– Par d'autres soldats ?

– Non.

Cette fois, tous avaient compris le non.

Le blessé parlait.

– Vite, expliquez-vous.

– At... attaqué... par... homme.

Il faisait des efforts inouïs pour se soulever.

Soudain un gros caillot de sang lui sortit de la bouche et il retomba inerte.

Le docteur se précipita.

– Il vit... je vais faire l'impossible pour tenter

de le faire parler à nouveau... laissez-moi faire.

Sans que le docteur le leur demande, les officiers sortirent de la chambre.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Enfin, la porte s'ouvrit lentement.

Le docteur la referma derrière lui.

– C'est fini, il est mort !

II

Deux des officiers et quatre soldats partirent en expédition.

Ils revinrent le même soir avec quatre cadavres.

Seul, le corps du capitaine Goodham manquait.

Ils avaient eu beau chercher, ils n'avaient trouvé aucune trace.

– Impossible de le retrouver.

– Vous avez vu des pistes sur la neige ?

– Oui, mais elles se perdaient dans les bois.

Les officiers tinrent conseil.

Quelque chose de mystérieux se produisait.

On fit des rapprochements.

Les Esquimaux affirmaient avoir vu un sous-marin.

Peut-être des ennemis étaient-ils descendus ?

Le blessé avait affirmé qu'ils n'avaient pas été attaqués par des voleurs esquimaux.

Par des hommes...

Peut-être avait-il voulu dire par des hommes blancs.

Walters et ses hommes étaient disparus également.

Il y avait un mystère là-dessous.

Ils fouillèrent les alentours de l'attentat pendant deux jours.

L'affaire se serait sans doute éteinte, si une semaine plus tard, un courrier n'avait trouvé la mort à peu près au même endroit.

Ce courrier transportait des messages importants.

Or, ces messages étaient disparus et on lui avait laissé son argent.

Il n'y avait plus d'erreur.

Il y avait des ennemis sur l'île et il fallait absolument mettre la main au collet de ces

espions.

Les Esquimaux commençaient à trembler.

Ils en voulaient aux soldats de mal les protéger.

Quelques-uns affirmaient même que des soldats anglais étaient en dessous de cette affaire.

Jones et ses hommes eurent beau enquêter, ils ne trouvèrent aucune piste... aucun indice.

C'est alors qu'ils envoyèrent un message en Angleterre, demandant de l'aide.

*

Sir Arthur s'arrêta de parler.

Il s'approcha de la petite table et se servit un verre.

– Faites comme moi, dit-il.

Nos amis ne se firent pas prier.

Lorsqu'ils eurent bu, Sir Arthur se rassit :

– Inutile de vous dire en quoi consiste votre

mission.

– Il faut pincer les coupables de ces attentats ?

– Justement.

– Bien. Quand partons-nous ?

Demain, mais demain soir seulement, car il faudra voir à vos vêtements... il faut vous habiller très chaudement... nous sommes déjà en hiver... alors, imaginez un peu, là-bas.

IXE-13 regarda sa montre.

Il passait onze heures.

Il se leva :

– Nous ne vous retarderons pas plus longtemps, Sir.

– Demain, rapportez-vous tous les quatre au poste numéro 14. Demandez à voir le lieutenant Barnold, c'est lui qui s'occupe des vêtements.

Sir Arthur sortit une feuille de son bureau.

– Vous lui remettrez cela.

– Bien, Sir.

– Je vous appellerai demain à l'heure du

souper... disons à six heures justes. Vous serez à votre chambre ?

– Oui, Sir, j’attendrai votre appel.

– Alors, je vous avertirai de l’heure du départ.

Quelques minutes plus tard, nos amis sortaient.

– Bonne mère, fit Marius, vous parlez d’une mission... brrr... c’est une mission froide.

– Ne commence pas à te plaindre tout de suite, Marius... si tu n’as jamais enduré de froid... tu vas en endurer.

– Vous êtes déjà allé par là vous, patron ?

– Pas exactement, mais je suis allé au Nord du Canada, c’est aussi froid.

Francine approuva :

– C’est très dur, par là... mais, diable, Marius, ne me dit pas que tu as peur du froid.

– Peur du froid, moi ? voyons, je ne suis pas une femme.

La chicane allait reprendre entre les deux amoureux.

Mais IXE-13 le calma vivement.

Ils retournèrent à leur chambre d'hôtel et se couchèrent.

Le lendemain, ils se présentèrent au poste numéro 14.

Là, on leur remit une pile de vêtements.

Des bas, des bottes, des pantalons, des vestons de cuir, des casques en fourrure.

– Bonne mère, nous n'aurons pas froid avec ça.

Le soir à six heures, IXE-13 attendait l'appel de Sir Arthur.

À six heures dix, le grand chef téléphona.

– Eh bien, Sir ?

– Vous partez à dix heures... attendez-moi avec vos bagages à la porte de l'hôtel, je vous prendrai à dix heures moins quart.

– Avec votre voiture ?

– Je serai costumé en chauffeur de taxi... j'ai une voiture spéciale.

– Bien Sir.

Nos amis préparèrent leurs valises.

Ils mirent de gros bas et les bottes en fourrure.

Leur veston était sur le dessus de la valise.

Ils n’auraient qu’à le prendre.

À dix heures moins quart exactement, ils descendirent dans le lobby.

IXE-13 alla payer les chambres, puis ils sortirent.

Aussitôt, un taxi s’avança.

Sous son habile maquillage, IXE-13 reconnut Sir Arthur.

– Taxi, monsieur ?

– S’il vous plaît.

Ils montèrent.

IXE-13 se tourna vers le grand chef :

– Inutile de vous dire où nous allons, nous l’ignorons.

Sir Arthur sourit :

– Heureusement que moi, je le sais.

Ils se dirigèrent vers un petit aéroport militaire dans la banlieue de Londres.

– Nous partons en avion ?

– Oui.

Rendu à l'aéroport, Sir Arthur montra sa passe et le taxi pénétra sur le terrain.

L'avion était prêt.

Nos amis endossèrent leurs costumes.

Maintenant, ils étaient prêts à affronter le grand froid du Groenland.

Mais le froid serait-il leur pire ennemi ?

*

– Nous sommes rendus, fit le pilote.

L'avion se mit à descendre.

Marius regarda en bas :

– Peuchère... du blanc partout.

– On distingue des maisons... là-bas.

– C’est Godthaab, fit IXE-13.

L’avion perdait de l’altitude.

En bas, on faisait des signaux.

Bientôt, les roues glissèrent sur la neige, plus dure que le roc.

L’avion s’immobilisa.

Le pilote ouvrit la porte et IXE-13 descendit le premier. Aussitôt, un officier s’approcha :

– Vous êtes l’enquêteur envoyé par l’Angleterre.

– Exactement, capitaine.

– Je me présente, capitaine Jones.

IXE-13 lui tendit la main :

– Lieutenant Thibault.

– Enchanté de faire votre connaissance, lieutenant.

IXE-13 présenta ses amis.

Le capitaine s’excusa :

– Il faut que je dise quelques mots au pilote... il semble vouloir repartir tout de suite, mais il est

préférable qu'il prenne quelques heures de repos.

Jones alla s'entretenir avec le pilote.

Mais, il n'y avait rien à faire.

Il avait reçu l'ordre de revenir immédiatement.

Il consentit cependant à suivre le capitaine pour prendre un bon repas.

– Il faut que je reparte dans une heure au plus tard.

Ils se retrouvèrent tous dans une petite salle à manger, le mess des officiers.

Il n'y avait qu'une seule table.

Nos quatre amis et le pilote s'assirent et un soldat vint les servir.

Lorsqu'ils eurent terminé de manger, le pilote se leva :

– Il faut que je parte.

IXE-13 lui serra la main.

– C'est vous qui reviendrez nous chercher ?

– Je l'ignore... on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

– Bon voyage, et bonne chance.

– Merci.

Le pilote partit.

Le capitaine demanda à IXE-13.

– Vous avez été mis au courant des événements ?

– Oui.

– Qu'en pensez-vous ?

– C'est simple. Les nazis ont réussi à établir un réseau d'espionnage sur le Groenland.

– C'est ce que nous croyons.

– Il faut détruire ce réseau avant qu'il ne devienne trop puissant.

– Vous avez un plan ?

– Pas encore. Pour le moment, le mieux serait de nous reposer... ensuite, nous aviserons.

– Je suis de votre avis, lieutenant.

Le capitaine Jones leur donna des chambres.

Bientôt, les quatre espions dormaient d'un sommeil réparateur.

IXE-13 se réveilla le premier.

Marius dormait paisiblement à ses côtés.

Le Canadien resta longtemps, couché sur le dos, regardant en l'air.

Il réfléchissait.

Comme il faisait un beau soleil, il décida de se lever.

Sa montre marquait onze heures.

– Marius ?

Le Marseillais sursauta :

– Quoi ? qu'est-ce qui se passe ?

– C'est le temps de se lever... il est assez tard... allons, debout.

Le Marseillais s'étira :

– Qu'est-ce que nous allons faire, patron ?

– J'ai une idée... nous en causerons tout à l'heure avec le capitaine.

– Bonne mère, vous devriez m'en faire part avant.

– Pourquoi ?

– Je pourrais peut-être y apporter quelques changements et la rendre meilleure.

– Je n'aime pas à répéter plusieurs fois la même chose, nous en causerons tous ensemble, tout à l'heure.

– Bon, bon, vous êtes le chef, je ne discute pas... tout de même, bonne mère.

IXE-13 continua de s'habiller sans s'occuper de Marius qui continuait à marmotter.

Ils sortirent de leur chambre.

Ils demandèrent à un soldat d'aller réveiller Francine et Gisèle.

Puis, ils se dirigèrent vers le bureau du capitaine.

– Et puis, demanda ce dernier, vous avez bien dormi ?

– Très bien. Nous sommes prêts à nous lancer dans la lutte.

– Vous avez dressé un plan ?

– Oui, nous en discuterons tout à l'heure.

Bientôt, Francine et Gisèle les rejoignirent.

Tous les quatre allèrent manger.

Puis, ils revinrent dans le bureau du capitaine.

– Lieutenant, je vous écoute. Quelle est votre idée ?

– Eh bien, voici. Le dernier homme qui a été attaqué était un courrier, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il transportait des papiers importants ?

– Oui.

– Vous saviez qu'il venait par ici ?

– Naturellement, on nous avait avertis par téléphone.

– Bon, c'est ce que je pensais.

Marius sursauta :

– Bonne mère, je l'ai, patron... les espions peuvent écouter les appels.

– C'est ça, Marius.

Francine enchaîna :

Ils ont appris que le courrier venait... et ils l'ont attaqué.

Marius se moqua :

– Non, mais est-elle fine ? Tout le monde sait ça, voyons.

Francine se mordit les lèvres et fit un effort pour ne pas lui répondre.

IXE-13 continua :

– Voici ce que je propose. Vous allez téléphoner à l'autre poste.

– Moi ?

– Oui. Vous direz que vous avez une nouvelle formidable... quelque chose de très important.

– Et puis ?

– On vous demandera quoi mais vous refuserez de le dire. Vous direz que vous allez envoyer un courrier avec un message de la plus haute importance... message dans lequel vous expliquerez tout.

– Je vois.

– Et ce messenger, ce sera moi.

Le capitaine sursauta :

– Vous allez vous risquer ?

– C’est la seule manière d’entrer en relation avec les ennemis... s’ils m’attaquent... eh bien, ce sera à moi de me défendre.

– Vous courez un grand risque.

– Je sais.

– Les ennemis sont sournois... ils tuent sans hésiter.

– Je n’ai pas peur, déclara IXE-13, et puis, avez-vous autre chose à proposer ?

Le capitaine réfléchit :

– Non, dit-il au bout d’un instant... je ne vois rien.

– Alors, c’est la seule solution.

IXE-13 se leva :

– Vous allez téléphoner à votre autre poste. Ensuite, vous ferez préparer deux traîneaux.

– Oui.

Les trois compagnons d’IXE-13 étaient contents.

Ils avaient tout d'abord cru qu'IXE-13 était pour se lancer seul dans l'aventure.

Mais puisqu'il demandait deux traîneaux.

– Il vous faut aussi un Esquimau... un guide.

– Non, je n'en ai pas besoin.

– Mais vous allez vous perdre.

– Vous me donnerez une carte et me tracerez le chemin... je me débrouillerai.

Le capitaine devait se rendre au désir d'IXE-13.

– Bon, puisque vous le voulez ainsi.

Mais il n'avait pas confiance dans le plan d'IXE-13.

Se risquer seul, c'était courir à une mort certaine.

Sans guide, il allait sans doute se perdre.

Le capitaine sortit.

Il donna des ordres pour qu'on prépare deux traîneaux.

IXE-13 vint le retrouver.

– Capitaine, je vais vous demander un autre service.

– Oui ?

– Pouvez-vous me faire fabriquer une croix ?

– Une croix ?

– Oui, à peu près deux pieds de haut... il n'est pas nécessaire que les bâtons de chaque côté soient très longs.

Jones répéta :

– Une croix ?

– Mais oui, vous avez bien compris. De plus, il me faudrait un autre costume, semblable au mien... c'est-à-dire... un veston de cuir et un casque de fourrure.

– Ça, c'est facile à avoir... quant à la croix, je vais vous donner du bois, une scie, un marteau et des clous. Fabriquez-là comme vous voudrez.

– C'est parfait.

Quelques minutes plus tard, le capitaine voyait les autres officiers du camp :

– Et puis, l'envoyé ?

- Un drôle de type.
- Pensez-vous qu'il va réussir ?
- J'en ai bien peur... ce n'est pas furieux comme intelligence. Il veut partir pour aller à l'autre poste... et savez-vous avec quoi ?
- Non.
- Deux traîneaux, des chiens, pas de guide, et une croix.

Les officiers se regardèrent.

- Qu'est-ce qu'il a bien l'intention de faire ?
- Ça je l'ignore... mais on ne s'est pas forcé en envoyant ce lieutenant Thibault pour éclaircir ce mystère.

Un des lieutenants sursauta :

- Avez-vous dit le lieutenant Thibault ?
- Mais oui.
- Jean Thibault ?
- Je crois que c'est cela, lieutenant Fournier. Vous le connaissez ?
- Mais certainement, c'est un canadien,

comme moi.

– Ah bon !

– Et ce n'est pas tout... savez-vous qui est réellement Jean Thibault ?

– Un espion ?

– Oui, je l'ai connu lorsqu'il était aux études dans le service secret... mais il a progressé.

– Vous croyez que c'est un homme capable ?

– Oui, tout le monde en a entendu parler.

Jones haussa les épaules :

– Pas moi... il est vrai que ça fait plus d'un an que je suis ici.

– Vous en avez entendu parler, capitaine ? insista le lieutenant Fournier.

– Mais non.

– Si, mais on ne l'appelle pas communément Thibault... on l'appelle IXE-13.

Tous les officiers sursautèrent :

IXE-13 ?

– L'agent secret ?

– L’as des espions ?

– Le meilleur espion des Nations-Unies ?

Fournier approuva en souriant :

– Parfaitement, maintenant, êtes-vous satisfait, capitaine... Sir Arthur ne vous a pas envoyé son plus mauvais espion... mais bien, son meilleur.

– Eh bien, je ne l’aurais jamais cru... il n’a pas l’air si intelligent... et ses idées... pas de guide... une croix.

– Fiez-vous à lui.... si IXE-13 échoue... jamais un homme ne pourra éclaircir ce mystère.

– Eh bien, je souhaite que vous ayez raison, Fournier.

– J’ai une grande confiance en mon compatriote. Nous allons savoir si sa réputation est surfaite.

III

– Allo ?

– Poste numéro 2 ?

– Oui ?

Pour la première fois, le capitaine remarqua qu'il y avait du bruit sur la ligne.

Peut-être quelqu'un était-il à l'écoute ?

– C'est vous, lieutenant ?

– Oui.

– Ici le capitaine Jones... il se passe ici des événements extraordinaires.

– Quoi ?

– Quelque chose de très important... je ne puis risquer de vous dire cela par téléphone.

– Pourquoi ?

– C'est trop important... une indiscretion... on

ne sait jamais.

– Mais.

– Je préfère vous envoyer un messenger avec une lettre.

– Mais, vous vous rappelez ce qui est arrivé ?

– Bah, ça fait quinze jours de cela... ça devait être des voleurs.

– Pourtant... l'argent était demeuré sur le courrier.

– Ils ont sans doute été dérangés... en tout cas, lieutenant, c'est la seule manière de vous faire savoir la nouvelle... aussitôt que le messenger sera arrivé, vous me téléphonerez.

– Bien. Quand partira-t-il ?

– Disons dans une heure, environ.

– Fort bien, je l'attends avec impatience.

– Je vais envoyer un homme sûr et le préviendrai des dangers qu'il peut courir. Il sera prudent.

– J'attends avec impatience.

Jones raccrocha.

Le message d'IXE-13 était fait.

Il ne restait plus maintenant qu'à partir.

– Fournier ?

– Oui, capitaine ?

– Vous avez vu, IXE-13 ?

– On m'a dit qu'il était à sa chambre.

– Très bien, je vais le prévenir.

Jones monta au premier où se trouvait les chambres.

Il frappa à la porte de celle d'IXE-13.

– Entrez !

Jones ouvrit la porte.

IXE-13 était assis sur le lit.

– Je vous attendais capitaine.

À terre, aux pieds d'IXE-13, il y avait une petite croix.

En face de lui, un jeune Esquimau était assis sur une chaise.

– Qui est ce jeune homme ?

– Mon guide.

– Ah bon, je vois que vous vous êtes rendu à mon idée... c'est plus prudent.

IXE-13 se mit à rire.

– Pourquoi riez-vous ?

L'Esquimau enleva son gros casque de fourrure.

Ses longs cheveux bouclés retombèrent sur ses épaules.

– Une jeune fille ?

– Mais oui, l'espionne T-4, Gisèle Tubœuf.

– C'est elle qui va vous servir de guide ?

– C'est une manière de parler... elle ne connaît pas plus la route que moi.

Le capitaine regarda de nouveau Gisèle :

– C'est vous qui l'avez maquillée, IXE-13 ?

– Oui.

– C'est fort bien. Je ne l'aurais jamais reconnue.

Le Canadien regarda curieusement le capitaine :

– Dites-donc, comment savez-vous que je m'appelle IXE-13 ?

Le capitaine lui parla de Fournier.

– Ah bon, je comprends !

À ce moment, on frappa à la porte.

– Entrez !

La porte s'ouvrit.

Deux colosses Esquimaux parurent.

– Nous, prêts à partir.

Gisèle et IXE-13 éclatèrent de rire.

Francine et Marius avaient l'air de deux gros ours.

Le capitaine rit à son tour.

– Mais c'est une vraie mascarade.

– Oui, nous allons jouer une comédie chez les espions ennemis.

IXE-13 demanda :

– Les traîneaux sont prêts ?

– Je le crois, passez par mon bureau, je vais vous donner une carte et vous indiquer le chemin.

IXE-13 étudia longuement la carte.

– À quel endroit les autres ont-ils été attaqués ?

– Ici, exactement... les deux fois.

– Et le major Walters ?

– Nous l’ignorons... nous n’avons pas retrouvé un seul de ses hommes.

– Combien étaient-ils ?

– Quatre, y compris le major.

Un soldat entra :

– Les traîneaux sont prêts, capitaine.

IXE-13 se leva.

Il passa son gros veston de cuir, son casque de fourrure et ses mitaines.

– Le chemin est-il tracé ?

– Oui, et de plus, les chiens le connaissent bien.

– La température est belle... nous n’aurons pas

de difficulté.

IXE-13 prit sa croix et son autre costume.

– Vous êtes prêts ?

– Oui, allons-y.

Ils sortirent.

Le capitaine leur souhaita bonne chance.

– Ne vous inquiétez pas si vous ne nous voyez pas revenir.

– Entendu, bon succès.

IXE-13 s’assit à l’avant du traîneau avec Gisèle.

Ils prirent les devants.

Marius et Francine suivirent.

Les chiens, bien reposés, ne demandaient pas mieux que d’aller de l’avant.

Comme il n’avait pas neigé depuis plusieurs jours, la route était belle.

– Nous nous dirigeons vers cette montagne... là-bas... c’est là que se trouve le fameux col.

– Et c’est avant d’arriver à ce passage qu’ils

ont été attaqués ?

– Oui.

Ils glissèrent sur la neige pendant environ une heure. Marius et Francine suivaient de près.

Enfin, IXE-13 s'arrêta.

Bientôt, les deux autres le rejoignirent

– Eh bien, c'est ici que nous nous séparons.

– Bien patron... de quel côté passons-nous ?

– Contournez la montagne par la droite... ça a l'air plus court... ça peut prendre une heure et demie environ.

– Les chemins ne sont pas tracés.

– Eh bien, mettons que dans deux heures, nous partirons.

– Parfait.

– Vous allez rester ici tout ce temps-là ?

– Oui... n'ayez crainte, partez.

– Bien, patron.

Marius claqua du fouet et les chiens reprirent leur route. Cette fois, le traîneau enfonçait un peu

dans la neige. Marius se dirigea vers la droite dans l'espoir de contourner la montagne.

Il devait attendre le patron de l'autre côté du col.

IXE-13 et Gisèle regardèrent leurs deux amis s'éloigner.

– Crois-tu qu'ils puissent être attaqués Jean ?

– Non, pas pour moi, Gisèle, on les prendra pour deux Esquimaux.

IXE-13 sortit de son traîneau.

– Il faut se dégourdir un peu, autrement, nous allons geler.

Le traîneau de Marius n'était plus qu'un petit point noir.

IXE-13 regarda sa montre.

– Ça fait vingt minutes qu'ils sont partis... encore une heure et quarante... ça va être long.

– Bonne mère, il ne fait pas chaud.

– Je vais dire comme toi, Marius, je suis en train de geler.

– Écoute, Francine, nous avons du temps devant nous... nous avons contourné plus de la moitié du chemin et ça fait moins d'une heure... si on se dégourdissait ?

– C'est une idée... les chiens se reposeront.

Ils firent arrêter leur traîneau.

Les chiens s'étendirent sur la neige.

Marius et Francine descendirent et se mirent à courir et à faire un peu d'exercice.

Soudain, Francine se pencha et fit une boule de neige.

Elle visa Marius et l'attrapa sur le bord de son casque de fourrure.

Le Marseillais se pencha aussitôt, ramassa un peu de neige. Et la guerre commença.

Pendant près de cinq minutes, ils se lancèrent des boules de neige, comme deux enfants.

– Ouf... ça réchauffe, fit Francine... j'ai chaud.

– Moi aussi... nous sommes mieux d'arrêter un peu... autrement nous gèlerons encore plus par la suite.

– Tu as raison.

Juste à ce moment, Marius aperçut un traîneau au loin.

– Francine, regarde, un traîneau.

– Il vient par ici.

– Vite, remontons dans notre voiture.

– S’ils nous questionnent, qu’est-ce que tu vas dire ?

– Laisse-moi faire, tu verras.

Les deux traîneaux se rapprochaient.

Marius aperçut deux hommes.

L’un d’eux tenait un carabine à la main.

– Ce sont des blancs.

– Peuchère... peut-être les espions ?

– Marius... ils ne sont que deux.

– Non, Francine... nous sommes mieux de ne pas les attaquer... on ne sait jamais... le patron s’en vient... ne l’oublie pas.

– Tu as raison, alors ?

– Laisse-moi faire ?

Les traîneaux étaient maintenant l'un près de l'autre. L'homme à la carabine leur fit signe d'arrêter.

– Où allez-vous ? leur demanda-t-il en esquimau.

Ni Marius, ni Francine ne comprirent un mot.

L'homme répéta sa question.

Alors, le gros Marseillais répondit d'une voix rauque :

– Matarack, boucra couic couic.

Les deux hommes se regardèrent.

L'un d'eux se tourna vers l'autre et demanda en anglais :

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– Je ne sais pas... je n'ai pas compris un mot.

– Demande-lui quelle langue il parle ?

Celui qui parla l'esquimau demanda :

– Quelle langue parlez-vous ? Répondez ?

Ni Marius, ni Francine ne comprirent un mot.

Mais de nouveau le gros Marseillais prit sa

voix rauque.

Il indiqua la montagne du doigt :

– Matouch, ramack cirouka maticou.

Les deux hommes se regardèrent de nouveau :

– C’est une langue sauvage, je ne comprends pas un mot.

– Moi non plus.

– Ce doivent être quelques sauvages... il n’y a aucun danger... on les laisse passer ?

– Ya !

Ce ya fit sursauter Francine et Marius.

L’homme montra la montagne du doigt

– Go !

Marius répéta :

– Go ! Matiche carack couic couac.

Il fit claquer le fouet et le traîneau s’ébranla.

Francine se tourna vers le Marseillais :

– Marius, tu es merveilleux... je t’adore.

– Bonne mère.

– J’ignorais que tu savais parler le sauvage...
qu’est-ce que tu leur a dit ?

– Je ne parle pas sauvage du tout... je ne sais
même pas ce que j’ai dit.

Ils se regardèrent tous les deux, puis éclatèrent
de rire.

*

– Eh bien, ça fait deux heures, Gisèle.

– On y va ?

– On y va.

IXE-13 et sa fiancée remontèrent dans le
traîneau.

Ils se rapprochaient peu à peu de la montagne.

– C’est le temps, Gisèle, les chiens
connaissent le chemin.

La jeune fille se coucha à l’arrière du traîneau.

C’est alors qu’IXE-13 prit la fameuse croix.

Il enfila le veston de cuir dans le bâton et mit

le casque de fourrure sur le dessus.

– Un vrai épouvantail à moineau.

IXE-13 se coucha à son tour dans le traîneau.

De sa main droite, il tenait la croix.

De loin, on aurait dit un homme qui tenait les guides et dirigeait les chiens.

Le traîneau continuait d'avancer.

Tout à coup, un coup de feu retentit.

IXE-13 sentit une balle frapper la croix.

Il laissa tomber son mannequin sur le siège.

Une autre balle frappa l'un des chiens.

Ce dernier tomba et le traîneau s'immobilisa.

IXE-13 et Gisèle couchés dans le fond du traîneau, ne bougeaient pas.

Ils tenaient chacun un fusil à la main :

– Espérons que Marius est arrivé.

– Espérons-le, répéta Gisèle.

À ce moment, une voix d'homme résonna :

– Y a-t-il quelqu'un dans le traîneau ?

L'homme parlait en anglais, mais un curieux d'anglais :

– C'est un étranger, fit IXE-13.

– Pour une dernière fois, s'il y a quelqu'un de vivant... levez-vous... les mains en l'air.

– Allons, Gisèle, on se lève.

IXE-13 et Gisèle se levèrent, les mains en l'air.

– Tiens, tiens, deux dans le traîneau en plus du conducteur.

L'homme se tourna vers son compagnon :

– On les abat ici ?

– Non, le chef sera content de les voir... fouillons le conducteur.

Ils se penchèrent à l'avant du traîneau.

– Mein Gott ! Un mannequin...

Il n'y avait plus d'erreur possible... c'étaient des nazis.

– Attention, imbécile, surveille tes paroles.

Il se tourna vers IXE-13 :

– Fort bien imaginé, ce mannequin vous a sauvé la vie, mais pas pour longtemps.

Il fouilla IXE-13 et Gisèle et leur enlevèrent leurs armes.

– Allons, descendez du traîneau, et suivez-nous.

Ils obéirent.

L'un des deux Nazis sortit un revolver de sa poche et abattit deux des chiens.

– Venez.

Ils s'enfoncèrent dans la montagne.

IXE-13 et Gisèle jetèrent un coup d'œil derrière eux.

Ils ne virent rien.

Marius et Francine avaient-ils manqué leur rendez-vous ?

Le petit groupe s'avança plus avant dans la montagne.

Tout à coup, IXE-13 aperçut un traîneau et des chiens.

– Montez !

Ils prirent place à l'arrière.

L'un des espions les surveillait de près.

L'autre s'assit à l'avant du traîneau.

Le véhicule s'ébranla, s'enfonçant plus avant dans la montagne.

IV

Marius et Francine s'arrêtèrent à l'entrée du col.

– On descend ici ?

– Et les chiens ?

– Il faut les laisser... nous allons faire continuer le traîneau, seul.

Il donna un violent coup de fouet sur le dos des chiens.

Ces derniers partirent à toute vitesse.

– Viens, Francine... et surtout... pas de bruit.

Se cachant derrière les rochers couverts de neige, ils traversèrent le col.

– Oh, attention, regarde la voiture, ce doit être le patron.

– Oui, il est assis à l'avant.

Un coup de feu retentit.

Le conducteur tomba.

– Bonne mère ils l’ont attrapé.

– Marius, ce doit être le mannequin.

– Je l’espère.

Les deux Nazis passèrent tout près de nos amis.

– Non, non, regarde, le patron et Gisèle, ils sortent du traîneau, ils sont vivants, bonne mère que je suis content.

Ils virent se dérouler la scène comme au théâtre.

Les nazis désarmèrent Gisèle et IXE-13.

Puis tous les quatre passèrent de nouveau à quelques pieds de Francine et Marius.

– Bonne mère, je ne sais ce qui me retient.

– Non, Marius, autrement, tout est manqué.

– Je le sais bien.

Ils virent le petit groupe disparaître derrière les rochers.

– On y va ?

– Non, attendons encore quelques minutes.

Mais les minutes semblaient des heures.

Marius regarda Francine :

– OK ?

– OK

Ils s'avancèrent en se dissimulant le plus possible.

Ils arrivèrent derrière la grosse roche.

– Mais, on ne les voie plus.

– Francine, regarde, des traces de traîneaux.

– C'est vrai, ils sont partis en traîneau.

– Eh bien, suivons les pistes.

– À pied ?

– Mais oui, à pieds. Nous marcherons pendant des heures s'il le faut... mais j'ai idée qu'ils ne sont pas allés bien loin.

De gros nuages s'étaient accumulés dans le ciel.

Le temps s'obscurcissait.

– Espérons que la tempête ne se mettra pas de

la partie.

– S’il neige, c’est fini, nous ne retrouverons jamais les traces.

Ils continuaient à avancer en prenant moins de précautions.

Il fallait faire vite.

Soudain, Marius tressaillit :

– Peuchère, il commence à neiger.

– Marius, qu’est-ce que nous allons faire ?

Courrons, bonne mère, il faut courir, autrement, nous ne retrouverons jamais le patron.

Tout à coup, le Marseillais s’arrêta.

– Plus de traces.

– Elles sont disparues.

– C’est la neige qui les cache.

En effet, la neige tombait maintenant par gros flocons. Marius se pencha.

– Non, Francine, regarde, on dirait des traces de pas, ici.

– C’est vrai, mais ils disparaissent dans la

neige.

– Pour moi, leur repaire n'est pas loin.

Le vent se mettait de la partie.

– Peuchère, on ne voit rien.

– Il faut tenter de se mettre à l'abri.

– Là, derrière les roches.

Ils pouvaient à peine avancer, maintenant.
C'était une véritable tempête.

Ils réussirent à gagner le rocher.

Derrière, le vent était moins fort

– Collons-nous l'un sur l'autre, on aura moins
froid.

Accotés aux rochers, ils se serraient l'un
contre l'autre.

Le vent leur gelait la figure.

– Peuchère que c'est froid... j'ai de la misère à
m'ouvrir les yeux.

– Ferme-les, fais comme moi.

Pendant une quinzaine de minutes, la tempête
fit rage.

Puis le vent diminua peu à peu.

– Il commence à être temps.

Il était tombé presque un pied de neige.

– Maintenant, nous ne pourrons jamais retrouver leur trace.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

– Rester aux alentours, nous verrons peut-être l'un des espions, on le suivra.

C'était la seule solution.

Le temps s'éclaircissait.

Il faisait très froid, mais le gros de la tempête était passé.

Le Marseillais et sa compagne firent quelques exercices pour se dégorger.

Marius sortit un flacon de sa ceinture.

Nous sommes chanceux qu'il nous en reste, tiens, bois.

Francine prit une gorgée de boisson.

Marius l'imita.

– Il n'en reste pas gros, espérons que ces nazis

ne nous feront pas attendre trop longtemps.

*

Le traîneau s'arrêta.

L'un des hommes descendit.

– Venez avec moi, toi, tu emmèneras le traîneau.

– Bien.

Il emmena IXE-13 et Gisèle derrière un gros rocher.

Soudain, l'homme s'approcha du flanc de la montagne qui montait à pic.

Il frappa trois coups, puis deux autres sur le roc.

IXE-13 et Gisèle eurent la surprise de leur vie.

Une partie du roc se souleva.

– Entrez !

IXE-13 comprit

C'était une porte recouverte de peinture

blanche et de neige. Elle se confondait au rocher.

– Une caverne, et elle semble grande.

En effet, elle paraissait immense.

Le traîneau entra aussi dans la caverne, puis la porte se referma.

On avait divisé l'intérieur de la caverne en appartements.

– Ils sont installés ici depuis longtemps, pensa IXE-13.

Des hommes travaillaient fébrilement sous l'œil attentif d'un gardien.

Ils creusaient, au pic et à la pelle, dans le roc.

Or, ces hommes parlaient l'anglais.

– Ce sont sans doute les soldats, ils les forcent à travailler pour agrandir la caverne.

L'homme ouvrit une porte.

– Entrez !

C'était un véritable bureau.

Un homme se trouvait assis derrière.

– Tiens, tiens, d'autres prisonniers...

- Le messenger.
- Vous l’avez capturé vivant, une belle prise, Fritz.
- Oh, il nous a aidé, on dirait même qu’il s’est laissé prendre.
- Et il conta comment la scène s’était déroulée.
- Heureusement que vous avez tué l’un des chiens, autrement, il se serait sauvé.
- Il se tourna vers IXE-13.
- Le message.
- Inutile, je l’ai détruit.
- Hein ?
- Oui, j’ai mangé la lettre quand on a tiré.
- Qu’y avait-il d’écrit ?
- Je l’ignore, je n’avais pas d’affaire à la lire.
- Vous êtes attachés à la garnison du poste numéro un ?
- Oui.
- Et l’autre, un Esquimau ?
- Non, une femme de descendance

esquimaude.

– Une femme ?

Il enleva le casque de Gisèle.

– Oh, très jolie pour une Esquimaude... vous parlez l'anglais ?

– Oui.

– Vous êtes attachée au poste numéro un ?

– Du tout, je voulais me rendre au poste deux, j'ai un ami soldat, je suis partie avec ce messager.

L'officier nazi se frotta les mains :

– Parfait, eh bien la belle, j'ai idée que nous allons bien nous entendre, tous les deux.

– Vous allez me faire conduire au poste ?

– Non, tu vas rester ici, à la chaleur, avec moi.

– Mais je veux aller au poste numéro un.

– Inutile tu ne pourrais t'y rendre d'ailleurs, il y a une forte tempête au dehors.

– Ah !

IXE-13 tressaillit.

Une tempête, cela voulait dire la perte de la

piste pour Marius et Francine.

La perte de tout espoir.

Le chef se tourna vers Fritz :

– Emmène-le avec les autres et mets-le au travail, je l’interrogerai à nouveau, et toi la belle, tu vas rester ici, nous allons causer tous les deux.

*

Marius et Francine ne bougeaient plus.

Ils venaient d’apercevoir un traîneau.

Deux hommes descendirent.

– Mais, ce sont eux.

– Qui ?

– Les hommes de tout à l’heure, ceux à qui j’ai parlé en esquimau...

– Mais oui, c’est vrai.

– Attention, à plat ventre, ils viennent par ici.

Ils se cachèrent derrière le rocher.

L'un des hommes s'avança vers le roc.

Il frappa, trois coups, puis deux autres.

Soudain, la porte se leva :

– Bonne mère, c'est une porte, leur repaire.

Le traîneau s'avança.

Tout disparut derrière la porte qui se referma.

– Bonne mère, qu'est-ce qu'on fait ?

– Allons chercher de l'aide.

– Tu n'y penses pas, retourner là-bas à pieds, ça prendrait plus d'une journée, et la nuit viendra, on risquera de perdre notre chemin.

– Alors ?

– Peuchère, ça fait longtemps que je veux me battre.

Francine sourit :

– Moi aussi, j'ai le poing engourdi.

– Alors, il faut risquer le tout pour le tout.

– Le tout pour le tout.

Marius prit Francine dans ses bras et l'embrassa longuement.

– Maintenant, jusqu’au bout, bonne mère, comme votre Dollard des Ormeaux.

– Jusqu’au bout !

D’un pas décidé, ils s’avancèrent vers le roc.

Ils avaient chacun deux revolvers.

Marius étendit la main et frappa, trois coups puis deux autres.

– Mets-toi de côté.

Francine obéit.

La porte s’ouvrit.

Marius s’avança.

Juste à ce moment, un garde pointa sa carabine.

– Hé, où allez-vous ?

Francine bondit derrière lui et lui ajusta l’un de ses coups de poing à la canadienne.

L’homme s’écrasa.

Marius pesa sur un bouton et la lourde porte se referma. Francine ramassa la carabine du gardien.

Un revolver pendait à sa ceinture.

– Prends-le Marius, on peut en avoir de besoin.

Le Marseillais le glissa dans sa poche.

Francine avait un revolver dans chaque main, un fusil pendait dans son dos.

Marius lui, avançait, un revolver dans chaque main.

Vêtus en esquimau, les deux colosses semblaient terribles.

– Regarde, le corridor s’élargit, des bureaux, mais oui, des appartements.

Francine montra du doigt.

– Et là, des hommes qui travaillent.

– Mais bonne mère, c’est le patron, là, avec un pic.

– C’est vrai.

– Il y a deux gardiens, chacun un, Francine.

– C’est ça, chacun un.

Les gardiens leur tournaient le dos.

– Attention, on vise, un, deux, trois, feu !

Les coups de feu résonnèrent dans le souterrain.

On aurait dit une explosion.

Les deux gardes tombèrent.

Marius cria :

– C’est nous, patron, tiens, vous voulez un revolver, j’en ai trois.

– Et voici une carabine, ajouta Francine.

Les autres prisonniers avaient foncé sur les gardes.

En un rien de temps, ils furent désarmés.

D’autres gardes arrivaient

Marius, IXE-13, Francine, les soldats anglais tirèrent. Ils avaient assez de munitions.

Trois carabines et sept revolvers.

Chaque garde avait une carabine et un revolver.

Les armes divisées, dix hommes étaient armés.

Le feu nourri commença.

Mais pris par surprise, les nazis n’étaient pas

de taille.

Les soldats non armés fonçaient quand même avec des pics et des pelles.

Le grande porte s'ouvrit

Des nazis essayèrent de se sauver, mais furent tués sur le champ.

C'était la débâcle complète.

*

– Venez vous asseoir, près de moi, belle Esquimaude.

Gisèle s'avança timide.

– Vous ne me ferez pas de mal ?

– Mais non, ai-je l'air si terrible ?

– Oui, vous avez une figure d'Allemand.

– Voyons, les Allemands sont jolis, pourquoi dis-tu cela ?

– Je n'aime pas les Allemands, ce sont des fous.

– Même s'ils sont riches ?

– Riches ?

– Oui, moi, je suis Allemand, je suis riche, je pourrais te donner des bijoux, toutes sortes de belles choses.

– Oui, Naka aime beaucoup les bijoux.

– Si tu veux faire la bonne fille, je t'en donnerai.

– Que voulez-vous dire ? la bonne fille ?

– Tu seras ma femme, je ferai ce que je voudrai de toi.

Gisèle recula :

– Vous, vous me faites peur.

– Songe aux bijoux.

Il la prit par les épaules :

– Je ne te ferai pas de mal, je t'embrasserai, tendrement.

– Laissez-moi.

Il la prit par les poignets.

– Non, tu ne te sauveras pas, petite folle, je

vais t'avoir, à moi.

– Vous me faites mal.

Il l'attira brutalement à lui.

Il allait l'embrasser, mais sauvagement, Gisèle le mordit.

Le nazi recula en essuyant sa lèvre ensanglantée.

Il se rapprocha de Gisèle et la gifla en pleine figure.

– Ça t'apprendra, ah, tu penses avoir raison de moi.

Il la força à s'asseoir sur la chaise.

Il lui enleva son veston de cuir.

Gisèle se défendait du mieux qu'elle pouvait.

– Je déchirerai tous tes vêtements, tu ne pourras pas te défendre.

Il tenta de prendre son chandail.

Mais Gisèle lui donna un coup de botte.

Sauvage, le Nazi revint à la charge.

D'un coup de poing, il assomma presque

Gisèle.

Elle tomba étourdie.

Il la prit dans ses bras.

– Maintenant, même si tu ne veux pas, tu seras à moi.

Il se pencha sur elle.

Gisèle avait repris connaissance.

Elle le repoussa.

De nouveau, il vint pour la frapper, mais un coup de feu résonna, puis un autre.

Il y eut des cris.

Le chef bondit vers la porte.

Telle une tigresse, Gisèle avait bondit elle aussi.

Elle saisit le nazi par le cou.

Ce dernier se retourna vivement, tentant de lui faire lâcher prise.

Gisèle réussit à lui prendre le bras.

Elle était passée maître dans l'art du jiu-jitsu.

Le nazi se sentit soulever dans les airs et alla

s'abattre dans le fond de son bureau.

Il se releva et mit la main dans sa poche,

À ce moment, la porte s'ouvrit et Francine apparut.

– Gisèle !

– Attention, il va tirer !

La Canadienne plongea.

Elle saisit le nazi par les pieds et la balle alla se perdre au plafond.

Tous les deux roulèrent sur le plancher.

Francine prit vivement le dessus.

Elle appliqua un solide coup de poing dans la figure du Nazi. Puis se relevant, elle le souleva dans ses bras, se dirigea vers la sortie.

– Avec les autres.

Elle le lança parmi les gardes déjà morts ou assommés.

– Hein ? Tu as vu cela, Gisèle, je l'ai porté comme une plume.

Gisèle saignait de la bouche.

– Il t’a frappée ?

– Oh, ce n’est rien.

IXE-13 apparut dans la porte :

– Gisèle !

Ils sautèrent dans les bras d’un de l’autre.

Francine sortit à la recherche du Marseillais.

Marius était assis sur les corps de quatre nazis.

– Ouf... il fait chaud.

– Marius, tu n’es pas blessé ?

– Non, toi non plus ?

– Non.

Elle vint pour se jeter dans ses bras.

– Une minute, si tu veux m’embrasser, ôte ton casque. Tout à l’heure, quand je t’ai embrassée, j’ai mangé une poignée de poils.

Francine baissa son casque de fourrure et cette fois, ils s’embrassèrent sans manger de poils.

IXE-13 parlait au soldat.

– Le major Walters est-il parmi vous ?

Un petit homme maigre s’avança.

– C’est moi.

– Et le capitaine Goodham ?

– Moi.

IXE13 se présenta :

– Agent secret, on m’avait donné pour mission de découvrir le repaire des espions.

– Vous avez réussi.

– Oui, mais grâce à mes deux amis.

– Les deux sauvages, là ?

Marius s’avança :

– Peuchère, vous êtes pas bien poli avec nous autres.

– Comment, ce ne sont pas des Esquimaux ?

– Non, lui, c’est un Français et elle, une brave petite Canadienne.

Marius ricana :

– Petite, c’est une manière de parler, surtout dans ce costume, un vrai monument.

Les soldats se mirent à rire.

Mais Francine répliqua aussitôt :

– Si les savants te voyaient, ils seraient persuadés que l’homme descend du singe.

IXE-13 les calma :

– Allons, n’allez pas gâcher le beau travail que vous avez fait en vous chamaillant.

Le major déclara :

– Avant de quitter ces lieux, vous allez tout démolir, les bureaux, les appareils, tout.

– Vous faites mieux de fouiller auparavant, major, vous trouverez peut-être des papiers intéressants.

– Vous avez raison.

Ce n’est que deux heures plus tard qu’ils quittaient la caverne.

Les soldats connaissaient bien le chemin du retour.

Une heure plus tard, ils arrivaient au camp.

On imagine la surprise du capitaine Jones en voyant arriver tout le groupe.

– Je vous l’avais dit, fit Fournier, j’avais confiance en mon compatriote.

– Vous aviez raison.

Les officiers commandèrent aussitôt un bon repas.

– Peuchère, c’est pas de refus, vous viendrez me chercher.

– Où vas-tu, Marius ?

– M’asseoir dans la chambre aux fournaies, je veux me réchauffer.

Après avoir mangé, nos amis causèrent avec le major et le capitaine Goodham.

Les deux officiers contèrent leur aventure.

– J’ai été chanceux, fit Goodham, mes cinq compagnons ont été tués.

– Nous, on nous a tous faits prisonniers.

IXE-13 dut raconter comment il avait mis en exécution le plan qu’il avait dressé.

– C’était une chance sur mille, elle a réussi.

– Heureusement que vos amis sont arrivés à

temps.

– Quand j’ai su qu’il y avait une tempête, j’étais désespéré, je n’avais plus d’espoir.

– Vous voyez, il faut toujours espérer.

Il fallait songer à se reposer.

Déjà, Marius, Gisèle et Francine étaient au lit.

IXE-13 alla les rejoindre.

Le lendemain, il se rendit au bureau du major.

– Et puis, IXE-13, comment allez-vous ?

– Oh, très bien.

– Remis de vos émotions.

– Parfaitement, et vous ?

– Je suis heureux comme un roi, dire qu’il y avait une base nazie, ici et que nous l’ignorions.

– Existait-elle depuis longtemps

– Nous avons retrouvé un homme que nous avions cru mort, il a été prisonnier neuf mois.

– C’est-à-dire que ça doit dater depuis plus d’un an.

– Oui. Mais ils ont été chanceux de découvrir

cette caverne, nous allons la faire sauter à la dynamite pas plus tard qu'aujourd'hui.

– C'est le meilleur moyen.

Il y eut un silence, puis IXE-13 demanda :

– Maintenant, que devons-nous faire, mes amis et moi ?

– Je ne sais pas au juste. Le capitaine Jones m'a dit qu'il devait se mettre en communication avec votre chef. Peut-être aurez-vous d'autres missions à faire dans ces parages

– Il a envoyé le message ?

– Oui, il devrait recevoir une réponse aujourd'hui. Aussitôt qu'elle arrivera, je vous en ferai part.

Qu'ordonnera Sir Arthur ?

IXE-13 restera-t-il dans le grand Nord ?

Quelle nouvelle mission le grand chef confiera-t-il à son as espion ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 372^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.